Document generated on 06/03/2025 2:32 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Jean-François Caron

Hugues Corriveau

Number 139, Fall 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62414ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Corriveau, H. (2010). Review of [Jean-François Caron]. *Lettres québécoises*, (139), 21–21.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

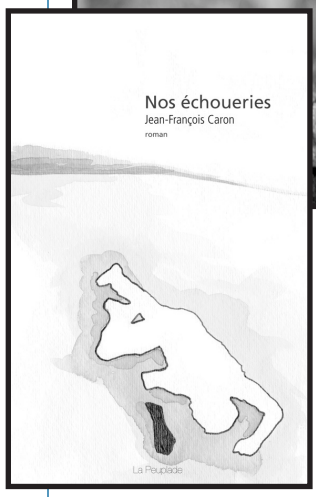
https://www.erudit.org/en/

Jean-François Caron, *Nos échoueries*, Saint-Fulgence, La Peuplade, 2010, 154 p., 19,95 $.

Retour au pays **natal**

Voyager à rebours réserve parfois de bien étranges surprises. Au fil de la route qui nous guide vers le lieu d'origine, on fait des rencontres et, une fois arrivé, on y retrouve des traces rebelles comme on se perd autant qu'on ramène à soi des pans du passé.

JEAN-FRANÇOIS CARON



« C'est une question de senti » (p. 19), écrit le narrateur quand il s'agit de s'expliquer à lui-même, après la mort de ses parents, son désir de revoir Sainte-Euphrasie, lieu de sa naissance. Roman d'une pérégrination et d'un ancrage momentané, roman du désir de lire le palimpseste du passé, roman d'une rencontre troublante avec une fille du voyage. Tout à la fois réconciliation et déception, le pèlerinage met en jeu des sentiments toujours exacerbés, mais curieusement éteints, dirait-on, comme si le village lui-même portait son poids d'inertie sur les désirs eux-mêmes.

RENCONTRE FORTUITE

Une jeune femme fait de l'auto-stop. Le narrateur ne peut résister à interrompre sa course, au moment où « elle [lève] le pouce en fixant l'horizon, le regard en crémation dans le four du ciel » (p. 18). On pourrait dire que ce geste sera irrémédiable, source d'infinis questionnements et de remises en question. Là où tranquillement le fil de la route se déroulait, voici qu'il s'interrompt dans l'évidence stupéfiante d'un corps, d'une pensée, d'une féminité expressive. Mais le roman est écrit pour une autre femme, pour l'abandonnée, et le narrateur s'adresse à ce *toi*, à ce *tu* toujours présent en lui, déchirement vivace et tragique. Ne vient-il pas de rompre avec sa bien-aimée ? Lui qui ne pensait qu'à sa Marie,

> *échouée dans le Nord, Marie. Marie qui gravite autour du néant. Qu['il] avai[t] abandonnée aux marées. Marie qui ballotte, à gauche, à droite, sous la pluie, accrochée à [son] cadre de porte qui flotte. Marie en orage, Marie grêle, en bourrasque. Marie en trombe, qui s'élève, doigt de mer accusant le ciel, remontrant. Répétant à tout vent. Tu n'aurais pas dû partir. Pas sans moi.* (p. 21)

Comment peut-il s'intéresser à cette autre femme inattendue, si libre, qui va où le vent mène ? Même s'il affirme « Il n'y a pas de naphtaline dans les tiroirs de ma mémoire » (p. 29), le narrateur ne peut s'empêcher d'en faire surgir, bribe par bribe, en un mélange lié au romantisme le plus franc, des instants de joie comme de tristesse, balancé qu'il est entre une fidélité immanente et un désir concret. Car celle qu'on surnommera la Farouche ne le laisse aucunement indifférent, dès lors même qu'elle est montée à bord de la voiture ; et il s'en étonne, lui qui n'a « pas respiré une femme depuis ce jour où [s] on départ a dégagé cette odeur âcre de la quittance » (p. 80).

MAISON DU PÈRE ET DE LA MÈRE

Il emménage dans la maison abandonnée de son enfance. Il y séjournera de façon précaire, à l'avenant, dans un sentiment bancal d'appartenance et de dépossession. Vient alors la faune du village, vieux et jeunes, surtout ceux et celles du foyer pour vieillards d'en face, ou ceux de l'hôtel. Ils arrivent de partout, cohorte plus ou moins maléfique : c'est André, c'est Yves-Marie, c'est Pierre Saint-Pierre ou sœur Marie-Madeleine-des-Eaux-Vives. Troublé qu'il est par des rêves ou des cauchemars, comme ce jour où il avoue : « Alors cette nuit, je fais un détour jusqu'à notre lit parce que c'est comme si tu m'y avais amené. Comme si tu m'avais sorti des remous du vide. Comme si tu m'avais dit que tu n'existais que pour me combler. J'avais le regard en déroute, l'œil glissant sur son tapis d'ébriété. » (p. 126) Ce squatteur dans la maison d'hier ressasse le mal du départ comme de l'arrêt, déchiré qu'il est entre des pulsions contradictoires. Ce roman approfondit, chapitre après chapitre, cette tergiversation vitale d'un homme qui ne sait plus s'il doit avancer dans sa propre vie ou stagner de regrets, d'amertumes et de souvenirs pesants.

COUPS DU SORT

Mais voilà. En ce pays lointain où germe l'illusion d'une tranquillité à jamais acquise, le viol et l'incendie du diable viennent tempêter à l'heure endormie. On s'illusionne de se penser à l'abri du destin en des lieux où l'abandon même pourrait, croit-on, faire obstacle au malheur. On n'est pas loin d'un trouble plus secret encore, enfoui au cœur du narrateur, celui d'une peur atavique et lancinante : la femme quittée ne cesse d'être présente ; la nouvelle flamme va s'abîmer sous des mains étrangères (n'y a-t-il pas ce « bruit de métal. Cri de fillette. Qui meurt abruptement. Bruit de métal. Cri de fillette » (p. 52) qui hante la mémoire et l'histoire des lieux ?) ; le giron du mouroir va flamber, emportant toute image réconciliatrice d'une fin plus paisible. Le roman de Jean-François Caron pourrait bien se tenir tout au bord de cette métaphore-là : double empreinte des corps jeunes et vieux, porteurs des abysses fatals. Voilà un roman qui met en scène le questionnement d'un homme qui se demande comment vivre sans regret, qui s'interroge devant le va-et-vient que lui impose la vie. En dernière instance, la véritable question est celle de savoir si le narrateur pourrait recommencer, revenir en arrière, pour mieux se relancer vers d'autres illusions.